

“Le père et la mère sont tristes et pensent à la maison qui va être bien vide quand l'enfant l'aura quittée pour entrer au lycée”.

“Tous ceux-là qui dorment à côté de lui, que seront-ils, des amis ou des ennemis ?...Et les maîtres, seront-ils sévères ou indulgents? Enfin, quelle va être pour lui, cette nouvelle existence qui depuis tant de mois occupe ses pensées ?”

“Il est absolument inutile de questionner un élève au sujet de la nourriture ; la réponse est connue : “On est très mal nourri”.

Alexis Lemaistre: Potaches et Bachots -1893

Le Principal aux élèves internes dans les années 1920:

“Vous êtes ici pour faire l'apprentissage de la liberté”...

Les témoignages de nos amis internes, après plus d'un demi-siècle, sur une période qui s'est étalée jusqu'aux années 1960 (mai 1968?), illustrent parfaitement ce qu'écrivait cet auteur en 1893. Ce qui m' a frappé, c'est l'ignorance de la plupart des élèves externes de la vie que menaient leurs camarades internes et nombreux sont les internes, de tous les collèges et lycées de France, qui préfèrent occulter cette période difficile de leur adolescence, mais aussi, ils le reconnaissent, constructive de leur personnalité .

Jean-Pierre Péaron résume bien en quelques phrases ce qu'éprouve un interne :

“Notre qualité “d'internes” indiquait bien notre situation, celle d’être cantonnés à l’intérieur. Il y avait deux mondes sans réelle communication, celui du dehors et puis notre interne...ment, telle une assignation à résidence forcée.

D’ailleurs, dans de nombreuses familles, la menace vis-à-vis des enfants était omniprésente : “Si tu ne files pas droit, on te mettra en pension comme interne !” Comment ne pas ressentir, lors de la première rentrée en tant qu’interne, ce sentiment de mise à l’écart, voire d’abandon familial, d’autant que l’on habite parfois à moins de dix kilomètres du collège et que les perm’ sont rares.

Alors, bien sûr, comme tous ceux qui se sentent prisonniers, on rêve de s’enfuir, de faire le mur. Avec quelques autres “desesperados”, on élabore des plans d’évasion, souvent très sophistiqués... au point qu’ils n’aboutiront jamais. Dieu merci.”

Jean-Pierre Péaron
élève de 1954 à 1958

Adolphe Malicorner, brillant Lauréat de l'Amicale en 1938, a montré avec humour qu'il était un “Potache”

“... Et d'abord, où trouve-t-on le type le plus pur du potache ? Les lycées prétendent en avoir l'exclusivité. Erreur profonde ! Le potache se trouve en milieu très favorable dans les collèges. Les derniers cependant présentent un sérieux inconvénient. Ils ont le tort, à mon avis, de ne pas nous montrer de différences assez marquées entre le néophyte et le vrai de vrai, différences qui pourtant sont essentielles. Voyons, quand nous étions en seconde, aurions-nous toléré qu'un cinquième se pare du titre de potache ? Non, n'est-ce pas !

- Sixième, cinquième, ce sont là les classes d'apprentissage. Il faut bien deux ans, en effet, pour que les arrivants se familiarisent avec les us et coutumes de la Maison. Il leur faut alors étudier les attitudes de leurs aînés et s'essayer à les imiter. Il leur faut épurer leur langage, apprendre à nommer le professeur, prof ; le maître d'internat, pion ; et le collègue, bahut. Il leur faut subir sans



trop de mauvaise humeur quelques petites vexations : se découvrir devant leurs aînés, leur parler respectueusement quand ils le désirent, leur obéir etc...etc...

Arrive la quatrième. C'est l'époque de la chrysalide. Le bleu se transforme peu à peu en ancien. Il commence à avoir l'allure et le langage appropriés quoiqu'un peu gauches parfois. Il peut même, sans déroger, apporter quelques modifications aux grandes conversations qui se tiennent dans les coins de cour. Mais on peut dire que l'on n'est vraiment potache qu'à partir de la troisième. Là, nous trouvons l'individu adulte, entièrement développé et possédant toutes les caractéristiques ataviques de la race.

Examinons-le, si vous le voulez bien, de l'extérieur.

Les romains avaient la toge, le potache a la blouse. Grises ou noires, elles se ressemblent toutes par certains côtés : sans être sales, elles ont un petit air de négligé qui est tout à fait couleur locale. De-ci de-là quelques taches d'encre, quelques dessins cabalistiques. De nombreux accrocs aussi, vestiges de luttes épiques, mais toutes amicales entre deux classes. Et comme on ne peut pas emporter tous les jours la même blouse à la maman pour la raccomoder, on la rafistole tant bien que mal avec force épingles et ficelles de toutes les couleurs. Cela fait un certain genre. Le potache a aussi une manière à lui de laisser tomber son pantalon sur ses chaussures, souvent de simples savates. Cela n'est peut-être ni correct, ni élégant et pas très odorant, mais je vous assure que cela se fait. Sans négliger les soins corporels de propreté, le collégien de plus de seize ans a une tendance très prononcée à ne pas se raser pendant la semaine, à s'ébouriffer les cheveux et à ne pas cirer ses chaussures.

Heureusement, il n'y a pas ici d'étrangers aux moeurs collégiennes, car après une telle description, il ne pourrait que penser que notre potache n'est rien moins qu'un aimable voyou.

Mais il n'en est rien et nous allons voir qu'au moral l'individu est complètement différent de ce qu'il est au physique. Le potache, en effet, n'est pas méchant. Cependant, il peut dans certains cas le devenir quand il est en groupe, qu'il se sent fort et qu'une sorte d'énervement s'empare de lui. Il peut, en ces moments, se montrer cruel et même lâche. Vraiment, Messieurs les Sociologues, votre conscience collective ne vaut rien lorsqu'elle est appliquée à certains groupes.

Seul, le potache se montre espiègle et frondeur à l'intérieur du bahut. Faire une niche, sans méchanceté, jeter un coup d'oeil furtif sur le jardin George Sand alors qu'il sait pertinemment que c'est défendu, ne pas se mettre en rang - tout cela je connais - et il y trouve un certain plaisir. Il a aussi un sens très poussé de l'humour et de la caricature. Il remarque très vite le défaut, le tic qui vont servir à surnommer le nouvel arrivant : élève ou professeur, il fait alors des trouvailles ahurissantes.

Devant les maîtres, le potache joue souvent au "j'm'enfoutiste" le plus complet, mais il possède cependant un amour-propre et est très susceptible. Il cache souvent sous un flegme apparent ce qui l'a piqué ou blessé parfois. Il n'est jamais rancunier, rarement batailleur et très bon camarade.

Au-dehors, le collégien est plutôt timide et gauche. Souvent, il a l'air sévère et renfermé, car il a peur de montrer ses vrais sentiments, ce en quoi il a tort, car il me semble que ces sentiments représentent le vieil esprit gaulois de nos ancêtres.

Le potache, individu modeste, est donc un facteur important de notre tradition nationale. Souhaitons que l'esprit potache se perpétue longtemps et qu'il se revivifie souvent comme aujourd'hui au sein de votre association qui, je l'espère, sera bientôt la nôtre et à la prospérité et au rayonnement de laquelle je lève mon verre.

Le 6 juin 1938 : Adolphe Malicornet

Lettres, particulièrement émouvantes, de petits potaches d'autrefois, à leur mère

Ma chère maman,

Je voudrais pas te faire de peine mais j'ai que toi pour dire mon chagrin... Tu m'as dit que c'était pour mon bien d'aller plus loin dans mes études ; mais tu sais, je regrette beaucoup l'école de Monsieur Louis, notre instituteur malgré sa grosse moustache et ses coups de règle sur les doigts !

J'ai passé ma première nuit au dortoir des grands, faute de place dans celui des petits.

Les grands m'ont viré trois fois de mon lit et je n'ai pas pu dormir et j'ai pleuré... Après j'ai froid aux lavabos sous les toits : il a gelé dur ce matin et j'ai pris mon gilet de laine par dessus ma chemise de nuit... ça se voit pas.

A sept heures, la cloche a sonné pour le petit déjeuner. C'était pas fameux et j'ai entamé le pâté de ma boîte à provisions. Le surveillant m'a dit que les fromages sentaient mauvais et que c'était défendu d'en garder au réfectoire... Je les ai jetés aux cabinets. faudra pas me fâcher !

On a pas eu classe de la matinée vu que l'emploi du temps était pas encore prêt...

Mardi soir

On m'a inscrit en 6ème A. On est seulement 7 mais comme j'aime mieux le français que le calcul, ça me convient, malgré le latin qui est obligatoire.

C'est nouveau pour moi... Enfin ! Notre curé sera content.

J'ai fait connaissance avec trois professeurs parce qu'on change de classe et de maître toutes les heures.

Je me perds un peu dans les couloirs et j'ai souvent mal au ventre par peur d'être en retard. Mademoiselle Claire m'a déjà puni : 50 lignes, pour ça... Elle nous a demandé nos noms et nous a fait copier une fable sur une feuille de papier. Elle m'a dit que c'était bien, vu que j'avais pas fait une seule faute.

Tu sais que c'est mon fort depuis le certificat...

Le professeur de calcul (ont dit ici : les maths) est tout jeune et je comprends pas tout ce qu'il dit qu'il vient du midi et qu'il cause mal. Ca ne l'empêche pas de se moquer de mon langage et de mon accent du Berry : je l'aime guère à cause de ça...

X... 1923

1922

Photo remise
par Pierre Dédolin



Samedi 1^{er} octobre 1926

Chère Maman,

J'ai pas pu t'écrire en début de semaine vu que j'étais resté couché au dortoir avec l'angine. Je me suis levé ce matin seulement, mais j'ai pas faim et j'ai les jambes de laine...

Pendant que j'étais au lit, mademoiselle Claire qui nous fait le dessin, est venue me voir. Elle m'a apporté un cachet d'aspirine, des pastilles Valda et une orange. Je crois qu'elle m'aime bien. Elle trouve que j'ai des dispositions pour dessiner; et puis c'est vrai que je ne chahute pas comme les autres en classe.

Elle est pas assez sévère, surtout avec les grands de 3^{ème}. Monsieur Germain qu'on appelle «le Bouc» à cause de sa barbiche, c'est tout le contraire. Il cogne dur quand il est en colère. Lui, c'est les sciences qu'il nous apprend. Il a collé mon copain Henri qu'est plutôt culotté : deux dimanches de privation de sortie pour le motif : "a mangé le poisson rouge destiné aux expériences d'histoire naturelle !..."



On a bien ri ! Mais lui, au lieu de rentrer chez lui, à Thevet, il a dû suivre les «ta la» (1) à la Messe du dimanche matin.

On y va en capote, en rang et en silence. Monsieur Le Principal nous suit, tout raide dans son pardessus noir, sous son chapeau melon.

On s'ennuie une heure durant... J'essaie de dire mon Notre Père et mon Salut Marie que j'ai appris pour ma communion... Mais je m'embrouille avec les prières du curé qui les dit en latin...

Le dimanche à midi, il y a du lapin et du hachis parmentier, c'est réglé ! Ça change quand même du veau sauce poulette et des pois cassés !

Après goûter, c'est la promenade ; surveillée par un pion qu'est de mauvaise humeur parce qu'il pourra pas aller au cinéma avec sa bonne amie !

On marche en rangs pour traverser la ville, mais on se débande sitôt arrivés à l'usine à gaz. On suit la rivière, c'est toujours le même chemin : Les Ribattes, le pont de Montgivray et le «pont blanc», retour par l'allée Vincent.

Il y en a toujours qui traînent derrière; moi c'est le contraire : je pense à mon quatre heures. D'ordinaire j'ai toujours faim; mais demain je tâcherai de rester au bahut en disant que j'ai toujours de la fièvre.

J'en profiterai pour lire les «Pieds Nickelés» que tonton Roger m'a payé pour mes 11 ans.

J'espère que je serai guéri samedi prochain et que je pourrai aller vous voir par l'autobus de 10 heures. Essayez de venir au devant de moi avec la poneytte. Je vous attendrai au carroir de «La Buse».

J'espère que vous allez tous bien à la maison et que ma Minouche a fait ses petits chats.

Je vous embrasse bien fort.

Votre petit garçon qui vous aime.

(1) Ceux qui vont à la messe

Dédé Moreau

La Châtre, le 10 novembre 1919

Le Principal du Collège
à Monsieur l'Inspecteur
d'Académie
Châteauneuf.

J'ai l'honneur de vous rendre
compte que l'usage à gaz de
La Châtre sera très probablement obligé
d'interrompre sa fourniture
du gaz.

Je fais installer de maintenant
des lampes à pétrole achetées pendant
la guerre et vous prie de bien vouloir
en acheter de gaz. Mais le service n'en
sera pas plus léger.

D'autre part, je ne suis pas sans
inquiétude sur la fourniture de
combustible nécessaire à l'établissement.

Je m'occupe très vite de faire un

Lettre manuscrite datée du 10 novembre
1919 de Monsieur le Principal du Collège à
Monsieur l'Inspecteur d'Académie au
sujet des problèmes de chauffage

Ordonnance de priorité de 20 tonnes par le Préfet
et de la mois de septembre avec ordre de me
livrer 8 tonnes immédiatement. Le
marché ord. de chauffage n'a pu me livrer
que 4 tonnes sur les 8 et trois marchés
sur le fait de stock. Et comme au je n'ai
accepté de la briquette anglaise à 16 =

Les marchands de chauffage que je vis
de voir m'ont appris qu'ils n'ont pas
reçu eux-mêmes les commandes attendues
et qu'ils n'ont aucune idée de provisions
courantes. Je prie de bien vouloir chercher
en bois. Mais je suis effrayé par la
dépense supplémentaire qui va en résulter.



1925 - Le chauffage central au collège?...

Ce souvenir d'un très vieil "ancien" pourrait édifier nos "potaches" d'aujourd'hui qui, au lycée George Sand, profitent d'un confort moderne et d'un chauffage adapté l'hiver à tous les locaux. Vive le progrès !

En 1925, c'est déjà ce que nous pensions, avec l'espoir, au seuil de la mauvaise saison dans cette classe de 4^{ème} Moderne (sic), lorsque le bruit courut qu'on allait enfin bénéficier d'une installation de chauffage central.

Il faut vous dire que depuis bien des lustres, la maison n'était chauffée de la Toussaint à la rentrée de Pâques que par d'archaïques poêles de fonte fonctionnant à l'anthracite. Ils dispensaient peu de chaleur et beaucoup de fumée ; une équipe sélectionnée d'élèves (conditionnée à la parcimonie) assurait, à heure fixe, leur alimentation.

Aussi, lorsqu'une délégation du Conseil Municipal (commission des travaux) se présenta, interrompant le cours de maths, pour discuter devant nous, à mi-voix, de l'éventualité de cette entreprise hautement rénovatrice, nous ressentîmes une belle jubilation, imaginant imminente la réalisation de ce "chaleureux" projet.

C'était aller un peu vite ; nous oublions que tout "chantier" de cette importance implique, de la part de la Municipalité, une étude préalable de sa réelle opportunité, du budget de l'opération, le tout soumis aux sous-commissions techniques et financières...

Y avait-il vraiment urgence ? C'est ce que pensaient la plupart des notables délégués pour cet examen initial... Ces gens "d'âge" qui avaient connu dans leurs années de scolarité au début du siècle, entre les murs de grès rose de l'Hôtel de Villaines, la grande précarité de son chauffage, étaient d'emblée d'accord pour cette urgente opération... Ils se réjouissaient même de cette tardive modernisation dont ils allaient être les glorieux promoteurs.

Pourtant, quelques septuagénaires passésistes objectaient qu'ils avaient bien, eux, subi en 14 et même accepté avec vaillance cette situation imposée par les économies de guerre, et même la pénurie de combustible : un seul avait à proposer un projet réalisable à court terme et déployait déjà les plans de l'installation alimentant en "thermies" tous les lieux de l'établissement, depuis les classes du rez-de-chaussée et au 1er étage jusqu'aux dortoirs relégués sous les toits, dans les combles, où l'eau gelait dans les lavabos à gouttières.

Ô joie : les petits internes en avaient les larmes aux yeux !...

Hélas ! la délégation de ces hommes sages ayant parcouru tous les lieux de l'établissement pour y définir le cheminement des conduits, tuyaux et emplacements des radiateurs, tombe soudain en arrêt devant un problème imprévu sur les épures de l'installateur éventuel ayant chiffré au plus juste son devis... Un os !...

Un tout "petit os" qui allait prendre, sur le champ, des dimensions "dinosauriennes" : perplexité générale des édiles devant cette tige de fer, ce bout de cornière de moins d'un mètre de long fixée dans le mur, à hauteur des fesses, vestige probable de quelque support de banc : le fait qu'elle surgissait dans l'entrée du hall, juste là où devait déboucher la canalisation majeure de l'installation posait problème. Fallait-il modifier les plans des circuits ? l'emplacement de la chaudière ? ou simplement celui de la pénétration du conduit général dans l'immeuble ? ou encore ...?

Cela impliquait une étude... Sur place, ces messieurs ne pouvaient prendre de décision sans l'aval de l'assemblée municipale au complet... Ils n'étaient après tout qu'une délégation de la commission des travaux : chacun faisait part de dubitatives solutions.

Mais aucune décision ne fut prise par la Municipalité ce mois là, ni le mois suivant, ni même à la rentrée de l'année 1926, faute, paraît-il, de crédits de gestion, ni plus tard... ni jamais !...

On se contenta de changer quelques poêles trop vétustes qu'il fallait porter au rouge pour obtenir d'eux quelque rayonnement efficace...

Nos espoirs de bien-être s'envolaient...

Et voilà le récit (qui n'est pas un conte !) de cet échec désolant. Jamais le collège ne fut (avant sa désaffectation presque un demi-siècle plus tard) doté de chauffage central et, de paix en guerre, les pauvres potaches durent se contenter, au creux des hivers, de la tiédeur incertaine et fumeuse des vieux poêles à charbon !...

Edouard Lévêque

Poêles...au nez !...

Il est des souvenirs d'odeurs et de fragra
évocateurs d'un temps particulier de votre vie...

G. Sand

Mais où sont les poêles d'antan ?
Tout neufs, points de bouillant goudron
Ils répandaient dès la première chauffe
Des vapeurs délétères de créosote.
Il fallait bien alors choisir
Entre la quinte de toux collective
En local clos, et le froid du dehors
Entrant par les fenêtres ouvertes.

Lorsqu'enfin décapés de leur enduit puant
Ils ronronnaient ou ronflaient, inodores.
Des "petits raffinés" y faisaient consumer
Sur la fonte de leur couvercle
Un demi-sucre ou un bonbon...
Suave encens de caramel :

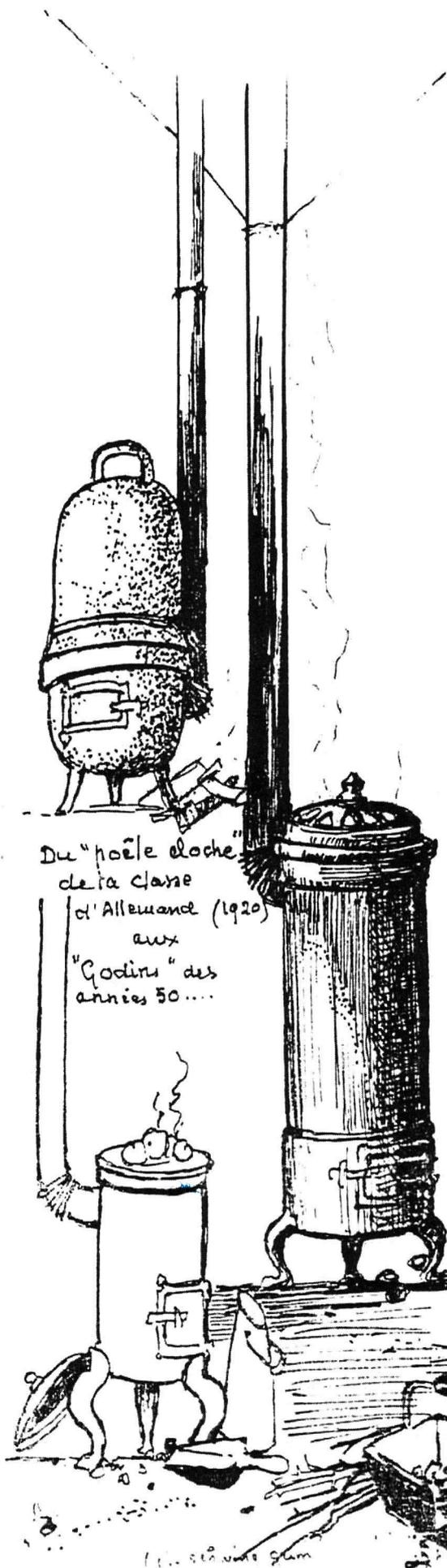
L'hiver on y faisait, en douce, à la "récré"
Griller des châtaignes ou du pain
Et cuire des pommes reinettes...
En temps d'épidémie on y brûlait aussi
Par hygiène des feuilles sèches d'eucalyptus
Ou bien on les laissait longuement macérer
Dans la "boîte à vapeur" prévue pour assainir
L'air confiné de la salle de classe.

Pourtant, parfois, quelques farceurs
Aux goûts pervers, las des parfums sucrés
Ou bien des fumigations sanitaires
Collaient sur le tuyau brûlant
Des râpures de gomme, des miettes de tabac noir
Des rondelles de caoutchouc
Ou des boulettes de "chigne-pomme" (!)
Puanteur de cramé relent de tabagie
Ire rouge du professeur indigné
Sourcilleux devant l'acte perturbateur
Qui empestait l'ambiance de son cours magistral
Et déclenchait une hilarité unanime...

Le poêle était aussi un coin d'intimité.
Aux grands froids, les petit externes
Venus à pieds de leur campagne
Y réchauffaient leurs doigts transis
Tandis que sur la tôle, près du foyer, en bas
Fondait la neige des sabots
Et séchait la boue des galoches.

Etait-ce, comme on dit parfois : "le bon vieux temps
Celui des vieux poêles d'antan ?...
C'était surtout, je crois : celui de la jeunesse
Celui de nos douze ans !...

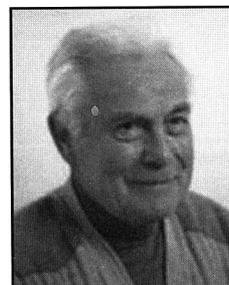
Jean-Louis Boncœur



Avant la deuxième guerre mondiale, les internes étaient peu nombreux et les discours de banquet de nos "Grands Aînés" de cette époque révèlent la grande solidarité et la camaraderie qui se sont maintenues tout au long de leur vie.

Paul Bobas, dans son discours de Banquet de 1976, a rapporté de façon croustillante ce qu'était la vie des internes dans les années 1920 :

...Me voici devant vous, moins d'un an après qu'un efficient et habile aménagement ait fait disparaître la cour morose étriquée, son mur sévère et surtout son horrible préau qui, entre ses pattes grêles, attirait et accueillait tout aussi bien les rafales, les bourrasques, la pluie, la boue et la poussière, pour y confondre les malheureux élèves. Plus que quiconque, j'apprécie aujourd'hui la façade du vieux collège exposant ses pierres ocrées, quelque peu meurtries au-dessus des gazons et des fleurs, derrière les arbres qui semblent étirer leurs branches enfin libérées.



Cette cour, qui, au début, m'avait paru immense, comme elle évoque en moi des images précises, des souvenirs émouvants : la couche épaisse des feuilles brunes des platanes que nous entassions, jetions, faisons bruïsser en nous y roulant, à l'automne. Le froid terrible des grands hivers que nous ne pouvions combattre qu'en courant, au cours de la récréation de l'après-dîner, pendant une heure pleine. Et le Principal emmitoufflé dans une chaude pelisse, venait inspecter quelques secondes, confiant au surveillant : "Comme ils la goûtent cette récréation !".

Au printemps aussi, après les vacances de Pâques, nous la retrouvions, avec sa voûte de feuilles nouvelles qui la rendaient plus accueillante et plus intime. La Cour ! C'étaient les jeux, les courses, une relative détente au milieu de l'emprisonnement que nous subissions, nous, les internes. Les jeux, qu'ils fussent billes, boulet, épervier, drapeau, balle au mur, balle au pied, saute-mouton, paille, finissaient toujours par être interdits pour une raison ou pour une autre ; bris de vitres, chocs, bris de membre, débordement vers l'extérieur. Quel élan, quel concours de vitesse, pour se hisser sur le mur, jeter un regard avide dans la rue et le square de la Mairie, et prier quelqu'un, surtout les jeunes filles, de nous renvoyer la balle ou le palet. Il y avait toujours, en dépit du surveillant qui se démenait, quinze clients juchés dans le même clin d'œil, sur la crête du mur.

Toujours aussi, il y avait un élève en observation au trou de la tôle des portes de fer donnant sur la rue. Il arrivait parfois que l'observation n'était ni fortuite, ni gratuite : le guetteur pouvait commander d'un geste discret la manœuvre habile du robinet à l'autre bout du mur, pour procurer à certains passants choisis, une douche intempestive, ou pour libérer, sous le premier battant de la porte de fer, une planche retenant dans le trou, l'eau de pluie qui allait inonder les pieds d'une victime innocente...

...Outre le corps principal de bâtiments et le préau, donnaient sur la cour la salle de dactylographie où régnait Monsieur Bonnin, père de Georges Bonnin, dont nous regrettons la récente disparition, et la salle de physique et chimie avec son riche, trop riche laboratoire. Comme nous étions vraiment trop exposés sans aucune protection aux intempéries, il nous fallait bien procéder à quelque opération de survie, et c'est ainsi que le vieux collègue secondaire m'amena à des travaux pratiques tels que la serrurerie et la fabrication de clefs idoines, travaux auxquels je devins rapidement très habile. Munis de sésames, nous pûmes, en un groupe très restreint et discret nous réfugier autour d'un poêle bien chaud, apprendre au moins la constitution et le fonctionnement des machines à écrire, nous conter des histoires, nous apprendre mutuellement à danser bourrées auvergnates et autres vieilles danses que nous fredonnions, avec discrétion, comme il se devait. Nous améliorions aussi le pain affreusement rassis et parfois moisi qu'on nous donnait, en le faisant griller sur le poêle. Hélas, nous fûmes trahis par ce dernier. Un soir que nous l'avions copieusement garni de bois trop sec, son tuyau cracha au-dessus du toit de telles gerbes d'étincelles que le surveillant, affolé, se précipita et nous découvrit dans l'obscurité de la pièce. Nous fûmes expulsés, signalés et naturellement punis. Bien sûr, il fut supposé que quelqu'un avait oublié de fermer la porte à clef. Aucun de nous n'opposa de démenti...

...Comme l'avait dit Monsieur Vezinhet **“Vous êtes ici pour faire l'apprentissage de la liberté”**, et il arrivait aux plus audacieux de traverser la cour d'Honneur, après déjeuner et de sortir par le portail grand ouvert. Si Monsieur le Principal, rencontré par hasard sur le chemin, nous demandait : “Où allez-vous ?” nous répondions : “Je sors, Monsieur” et il ajoutait : “Qui vous a donné la permission ?” - “C'est Madame la Principale, Monsieur” - “Ah bon ! Alors, allez.” Avec Madame la Principale, les rôles étaient évidemment inversés, mais le résultat identique.

Maintenant, nous allons quitter enfin la cour au temps de Monsieur Gédéon, par la voie secrète : le soupirail principal le plus proche du perron, à gauche en regardant le bâtiment. Le Surveillant circule, tourne le dos, et hop ! un élève se glisse, les pieds les premiers, et disparaît dans la cave. Sous les pieds, comme les barreaux d'une échelle, les lames d'une persienne appuyée au mur. Il suffit de traverser les trois caves et de ressortir par le même procédé et par le soupirail donnant sur le trottoir, face au square de la Mairie... Mais attention pour sortir : le soupirail est assez élevé au-dessus du trottoir... et un jour, un camarade trop pressé rata sa sortie et s'étala sur le sol aux pieds du redoutable Herr Lehrer Lascaux soi-même, qui n'en croyait pas ses yeux. Après une brève et combien confuse explication, le délinquant fut simplement ramené par l'oreille et par la cour d'Honneur, sans punition ni rapport. Brave Monsieur Lascaux...

...J'avais onze ans, je venais de perdre mon père, j'étais boursier, et c'était pour moi toute une aventure de quitter la tendresse maternelle, la vie large dans la nature, une liberté de presque tous les instants, les êtres familiers de mes premières années, pour entrer dans un monde entouré de hauts murs, peuplé de gens aussi étrangers qu'inconnus, et soumis à des règles que j'entrevois rigoureuses. Certes, même s'il y avait la petite consolation d'être parvenu à accéder aux études secondaires, le premier contact n'avait rien de plaisant : la discipline, les rangs, le silence, le réfectoire malodorant et mal tenu, les sombres et raides escaliers vers les combles, le dortoir vaste et informe, la pièce aux malles, les vestiaires, tout paraissait hostile. Entre nouveaux, nous nous regardions en silence, désespérés, enregistrant difficilement les indications qui nous étaient données sur le rangement, l'organisation, la succession rituelle et inflexible de nos actes à venir. Nous aurions bien voulu avoir déjà l'aisance des plus anciens qui paraissaient parfaitement dans leur élément.



Aujourd'hui, on redouterait les complexes et les traumatismes chez les enfants avec un tel régime. Alors, nul ne s'en souciait, et d'ailleurs, très vite, sauf en de rares exceptions, tous les nouveaux s'adaptèrent pour le mieux et acquéraient les meilleurs réflexes de résistance et d'auto-défense convenant à leur caractère.

Il y avait la discipline ! Mais il est toujours possible de la tourner, n'est-ce-pas ? Et c'est ainsi que l'esprit et les sens s'ouvrent, se tiennent en alerte pour utiliser au mieux toute circonstance favorable.

Il y avait aussi la discipline propre des internes : discipline occulte mais efficace, faite de silence et de complicité sans faille : “Tais-toi ! On ne moucharde pas.” Il me souvient d'un pauvre diable qui se plaignait de tous, aux pions, aux professeurs, au Principal... Ce fut méchant, mais je ne puis évoquer aujourd'hui, sans sourire, la punition qui lui fut infligée : dans la pénombre du petit matin, la jaune lumière de l'unique ampoule à filament de carbone, il entreprit de se laver les dents. Il émit un cri englué et se retourna, la bouche toute noire, le dentifrice de son tube avait fait place à du cirage ! Eh ! oui, c'était sans pitié.

Ajoutez à cela les grands anciens, 17 ans, 18 ans, et même 19 et 20 ans pour les chevaux de retour. Ils ne nous ménageaient en rien et nous leur servions souvent de valets ou de souffredouleur ; ils ne se privaient ni de menaces, ni d'exigences, ni d'usage de violence et de coups. C'est là qu'il fallait savoir composer, ou s'effacer ou prendre d'éclatantes revanches par habileté et ruse.

Je n'en finirais pas de parler de tout ce qui agitait notre petit monde en marge de la vie studieuse et officielle de l'établissement. Mais quand j'entends l'expression “bon vieux Collège” je

me remémore les matins de la mauvaise saison, où à l'heure d'entrer en classe, nous voyions arriver les externes, bien reposés, en excellent état vestimentaire et physique, venant tout juste de quitter la chaude ambiance familiale. Nous, levés depuis six heures trente, nous avons débuté la journée par un séjour d'une demi-heure dans une étude froide et enfumée par un poêle rétif. A sept heures, nous étions remontés faire nos lits, toutes fenêtres ouvertes et faire notre toilette avec un mince filet d'eau glacée quand les robinets n'étaient pas gelés. Enfin, c'était le petit-déjeuner, où le café au lait était représenté par un liquide qui ne paraissait être ni du lait, ni du café.

Et le dimanche ! Ce jour-là, nous devons nous lever à six heures pour aller à la première messe, la plus discrète, car nous n'étions pas représentatifs.

Je ne parlerai pas des dévotions que nous accomplissions à cet office obligatoire, massés sur quelques bancs, dans le bas-côté droit, mais je doute que ce rite ait pu porter l'un de nous à une quelconque religiosité.

Bien sûr, j'effleure à toute vitesse, tous ces menus actes quotidiens de notre vie, réglée au son de la cloche, et limitée par toutes sortes d'interdictions, généralement si ridicules et si stupides qu'il était indispensable de les enfreindre.

Très vite, pour la plupart, chacun avait appris à connaître les angles morts où nous étions bien difficiles à voir, les manœuvres savantes qui nous rendaient accessibles les lieux interdits, tels que le vestibule, la salle de musique, la classe de maths et celle d'anglais, voire la salle Boijaud !

Rien, ni personne ne pouvait vraiment arrêter notre esprit d'investigation, notre curiosité. Il faut bien dire aussi que, la première année de mon séjour, un manque total d'organisation et une situation administrative assez délabrée nous permirent de pousser nos investigations dans tout le vaste bâtiment. Très vite, nous en étions venus à évoluer avec aisance et décision depuis la cave la plus reculée jusqu'au moindre recoin des combles.

Je redoute de vous lasser avec ces infimes détails, et cependant ils constituent dans leur ensemble un mode de vie qui a dû exercer plus tard une influence capitale sur le comportement de beaucoup d'entre nous..."

Paul Bobas
élève de 1923 à 1928



Banquet des Anciens Elèves 1928